

Identité à suivre au fil de l'eau : une note sur Lafcadio

par

CHRISTINE LATROUITTE-ARMSTRONG

La prédilection d'André Gide pour l'élément liquide n'est certainement plus à démontrer. Elle se retrouve inscrite tout au long de son œuvre, qu'elle soit poétique, romanesque, théâtrale, autobiographique ou épistolaire. Ce n'est donc pas par hasard que notre écrivain-Narcisse fait même part à ses lecteurs d'une de ses angoisses les plus intimes (ce qu'il appelle ses « Schaudern ») en employant un lexique aquatique : « On eût dit que brusquement s'ouvrait l'écluse particulière de je ne sais quelle commune mer intérieure inconnue dont le flot s'engouffrait démesurément dans mon cœur » (*Journal II*, 439). On ne s'étonne pas non plus que ce soit par le biais de l'eau que se formule un souvenir qui n'est pas sans attaches « à la source » de sa vocation littéraire, souvenir qui raconte sa jouissance enfantine transportée dans le monde imaginaire du conte de George Sand, où Gribouille « dans la rivière, [...] s'efforce et nage quelque temps, puis s'abandonne; et dès qu'il s'abandonne, il flotte ; il se sent alors devenir tout petit, léger, bizarre, végétal ; il lui pousse des feuilles par tout le corps ; et bientôt l'eau de la rivière peut couler sur la rive le délicat rameau de chêne que notre ami Gribouille est devenu » (*Journal II*, 387).

Il s'avère donc tout à fait naturel que, dans *Les Caves du Vatican*, œuvre qui retiendra notre attention ici, l'élément liquide réapparaisse, lié alors au jeune protagoniste Lafcadio¹. Bien que Lafcadio ait été le sujet de maintes études gidiennes, la critique n'a pas relevé combien la fluidité

1. Dans d'autres « romans » de Gide, tels *La Porte étroite*, *Paludes*, *Le Voyage d'Urien* et *La Symphonie pastorale*, l'eau joue un rôle de premier ordre.

marque l'être même de ce personnage, déjà suggéré par son nom qui nous permet d'unifier les traits et les actions que lui attribue le texte. Les noms du bâtard, que ce soit le prénom « Lafcadio », le nom maternel « Wluiki », ou paternel « de Baraglioul », se révèlent tous liquides. C'est ce rapport glissant du protagoniste avec son nom que nous examinerons tout particulièrement à travers la présentation d'une carte de visite.

« La famille de Baraglioul (le *gl* se prononce en *l* mouillé, à l'italienne, comme dans *Broglie* (duc de) et dans *miglionnaire*) est originaire de Parme » (*Romans*, 689). Telles sont les instructions de prononciation que le narrateur juge opportun de mentionner lors de l'introduction de Julius et de sa famille dans l'intrigue. Quelques pages plus loin dans le texte, le lecteur se trouve informé de l'importance de la justesse de prononciation des patronymes ; mais à présent, les directives linguistiques sont au sujet du jeune protagoniste, « un jeune homme, du nom de Lafcadio Wluiki (on prononce Louki, le W et l'i se font à peine sentir) » (*Romans*, 708). Dans les deux cas, la marque orthographique qui précède le « l » s'avère trompeuse et ne reflète pas la vraie prononciation du nom. Par effet métonymique, l'élément liquide du nom engloutit la consonne qui la dominerait autrement (G ou W), sans toutefois la supprimer totalement, puisque le « gl » italien n'est pas un « l » franc, mais un « l mouillé » et que le « w » se fait presque imperceptible. Il ressort de cette importance donnée à l'existence de cette semi-consonne que l'élément liquide doit se faire entendre tant dans le patronyme que dans le matronyme du bâtard, répétition dont l'élaboration narrative insistante ne permet pas de nier le rôle singulier du « l ». Comme si besoin était, même le prénom du jeune homme est marqué par cette sonorité liquide.

À l'égard du prénom, la remarque de Carl Niemeyer dans une note traduite en français par Alain Goulet mérite notre intérêt : « le nom de Lafcadio est probablement significatif ; il vient de *Leucade*, l'île grecque, rocher duquel les Grecs précipitaient les criminels dans la mer » (Goulet, 130). Comme l'indique Alexandre Fischler, le nom de cette île est formé sur le radical grec *Levkós* signifiant blanc (« *The Sotie as a Field of White* », 183). La poursuite d'une telle démarche étymologique fait aussi surgir le nom de la mythique Leucothéa, divinité marine grecque mieux connue sous le nom d'Ino². Ce lien mythologique entre le thème de l'eau

2. Ino est la fille de Cadmos et la petite-fille d'Agénor dont il sera question dans les lignes suivantes. Robert Graves nous rappelle la fin tragique d'Ino : « Ino ran to the Molurian Rock, where she leaped into the sea and was drowned » (*The Greek Myths*, 227). Une fois déifiée sous le nom de Leucothéa, Ino se distingue en sauvant Ulysse du déchaînement de la mer provoqué par Poséidon (cf.

et Lafcadio n'a pas retenu l'attention des critiques gidiens qui ont préféré s'attacher aux thèmes du feu et du soleil liés eux aussi aux mêmes personnages mythiques. Et pourtant, un tel lien semble possible et presque confirmé par le prénom du père : Juste-Agénor. En effet, la mythologie grecque accueille en son sein Agénor³, fils illégitime de Poséidon et de Lybie. La légende désigne ce rejeton du « dieu grec des Mers et de l'élément liquide en général » (*Le Petit Robert 2*) comme le fondateur de la Phénicie dont le peuple se distingue par son commerce maritime et son alphabet⁴. Cette famille mythologique attachée à l'eau et issue de Poséidon fait aussi apparaître Protée, fils de Poséidon et de Phénice, que l'on

Odyssee, chant V).

3. Selon le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, « ἀγανῶρ » (agênôr) est employé dans la littérature grecque (chez Homère) comme épithète signifiant soit « meneur d'hommes, donc courageux », soit dans un sens défavorable « arrogant ». L'un de ses dérivés, « ἀγνηορία », toujours chez Homère, se traduit alors par « vaillance excessive, orgueil ». La qualité de « courage » se retrouve chez le personnage gidien Juste-Agénor qui s'apprête à affronter et à maîtriser son enfant bâtard s'il le faut.

4. Si l'invention de l'alphabet par les Phéniciens ne fait pas l'unanimité parmi les historiens, la majeure partie la leur attribue, et nul ne manque de la mentionner. Ainsi peut-on lire en 1880 : « Le titre le plus sérieux des Phéniciens à notre connaissance est peut-être l'invention de l'alphabet [...]. Ce sont les Phéniciens qui ont enseigné aux Grecs à se servir de l'alphabet... » (Ménard, 239). En 1926 et 1950, on clame encore que « [les Phéniciens] réalisèrent une invention, d'ordre pratique sans doute, mais dont la portée fut immense pour le progrès intellectuel ultérieur de l'humanité : l'invention de l'alphabet » (*Peuples et civilisations I*, 309). Quoi qu'il en soit, la mythologie grecque, une fois de plus, accorde l'invention de l'alphabet à Agénor, que son fils Cadmos aurait importé à Thèbes dont il fut le fondateur. Cette voie nous conduit aussi sur la trace des Cabires, parmi lesquels figure la divinité phénicienne Cadmilus, que les Grecs connaissaient sous le nom d'Hermès ithyphallique de Samothrace. Or, les Cabires de Samothrace « deviennent les protecteurs des marins et les dieux secourables par excellence dans les dangers de la navigation. Cette prérogative leur étant commune avec les Dioscures, on finit par les assimiler à ces derniers » (*La Grande Encyclopédie*, 607). L'analogie des Cabires et des Dioscures n'était certainement pas ignorée d'André Gide qui, à l'époque de l'écriture des *Caves*, pensait aussi à l'élaboration de son *Traité des Dioscures* ainsi que le révèle son entrée de journal du vendredi (2 février ?) 1912 : « J'écris quelques lignes du *Traité des Dioscures*, que depuis tant d'années je porte en tête ; mais ceci non plus ne va pas. Je pense à présent qu'il vaut mieux réserver ces idées sur la mythologie grecque pour le roman que j'écrirai après les *Caves* » (*Journal I*, 363).

retrouve dans les *Caves* sous les traits du dangereux Protos.

L'intertextualité étant prédominante dans l'écriture gidienne, le lecteur de cette sotie ne pouvait donc pas s'étonner de découvrir, entre autres, l'association nominale « liquide » de Juste-Agénéor et de Lafcadio par l'intermédiaire de la mythologique grecque. Or, ce fils gidien de « l'inventeur de l'alphabet », cet héritier d'un grand peuple commerçant choisit justement d'affronter son père par le biais de l'écriture et de la signature contractuelle, en passant commande de cartes de visite au nom de Lafcadio de Baraglioul, associant son prénom au nom de son père. Par son inscription « DE BARAGLIOUL », Lafcadio signale son appartenance progénitrice et, du même geste, la soumission du prénom à l'autorité patronymique légitime. Mais il faut surtout voir dans la signature patronymique de Lafcadio un acte arrogant envers le père qui se doit d'exercer son autorité sur ce jeune impertinent qui vient se présenter à lui :

Juste-Agénéor posa sa tasse, déchira l'enveloppe et en tira la carte de Lafcadio. Il la froissa nerveusement dans sa main [...].

« D'abord sachez, Monsieur, qu'il n'y a pas de Lafcadio de Baraglioul, dit-il en déchirant la carte ; et veuillez avertir Monsieur Lafcadio Wluiki que s'il s'avise de jouer de ces cartons, s'il ne les déchire pas tous comme je fais celui-ci (il le réduisit en très petits morceaux qu'il jeta dans sa tasse vide), je le signale à la police et le fais arrêter comme un vulgaire flibustier. » (*Romans*, 726-7).

Le geste signalé de Juste-Agénéor par le narrateur, soit la destruction de la carte de visite où les noms du père et du fils étaient finalement réunis, indique le lieu de dépôt des morceaux : la tasse vidée de son liquide, cette tisane qu'il avait bue en écoutant son confesseur ensuite chassé par l'arrivée impromptue de Lafcadio (*Romans*, 726). Le lien entre l'élément liquide et la carte de visite pourrait très bien passer inaperçu, s'il ne réapparaissait à la fin de cet unique face-à-face du père et du fils. En effet, Lafcadio, ayant promis de faire disparaître les autres cartes de visite illicites, choisit pour cela de les jeter dans les égouts :

« Je n'ai jamais eu de confiance dans les égouts », murmura-t-il en jetant « Lafcadio » dans une bouche ; il ne jeta que deux bouches plus loin « de Baraglioul ». (*Romans*, 730).

On comprend bien sûr que le terme « égout » veut dire soit « canal qui permet l'écoulement des eaux de pluie », soit dans son usage courant « canalisation, généralement souterraine servant à l'écoulement et à l'évacuation des eaux ménagères et industrielles des villes ». Moins évident, mais bien pertinent pour notre propos ici, dans son vieux sens, « égout » ne signifiait que le liquide lui-même : « liquide qui s'écoule, écoulement des eaux de pluie » (*Le Grand Larousse de la langue française*). À l'appui de ces définitions, le lien des deux protagonistes gidiens avec l'eau, en

général, et avec les Phéniciens, en particulier, se consolide, car cet ancien peuple se distinguait aussi par ses préoccupations concernant l'urbanisme et les canalisations, ainsi que le note Joseph Chami :

Il ne fait pas de doute que les Phéniciens ont ressenti la nécessité d'aménager dans chaque cité un réseau d'égouts. Cette nécessité a été dictée par deux causes impératives : D'abord l'évacuation des eaux de pluie, faute de quoi la cité serait submergée à l'intérieur de ses murs. Ensuite l'évacuation des eaux ménagères à l'extérieur de la cité dans un but manifestement hygiénique. (*De la Phénicie*, 88).

La tentative lafcadienne d'associer son nom à celui de son père dans un contexte social se termine donc par l'interdiction patriarcale destructrice et par le geste symbolico-hygiénique du fils de l'engloutissement de son identité nominale dans le lieu le plus dégradant de Paris où peut se cacher son illégitimité. Toutefois, malgré le déchirement en deux des cartes séparant le prénom du patronyme, la fin commune de chacune reste, dominée par l'élément liquide — élément liquide qui, après le cheminement de ces cartes, finira par les réabsorber.

À la lumière du texte de Bachelard, *L'Eau et les rêves*, la présence répétée de l'élément liquide avec ces deux protagonistes masculins conduit irrésistiblement et paradoxalement (Gide oblige !) notre étude vers la femme et la mère, Wanda Wluiki qui, jusqu'à la rencontre de Juste-Agénor et de Lafcadio, n'est pas mentionnée dans le texte, bien que sa présence soit silencieusement marquée à chaque apparition du nom du bâtard. En effet, en retournant à l'étude de Fischler au sujet de l'étymologie grecque de notre bâtard, nous découvrons que « the names vary in spelling and range from Leuc (or Leuk), through Levk, Luc (or Luk), to *Loukà* and Leucate » (Fischler, 183⁵). L'orthographe « Loukà » se rapproche étrangement du nom Wluiki francisé « Louki » (Wluiki) par le patriarche Juste-Agénor, ce détenteur de la lettre. Par l'origine même de son nom, Lafcadio devient inséparable du maternel, puisque le matronyme se dévoile en quelque sorte comme le miroir du prénom Lafcadio. Le choix de l'égout comme lieu de disparition d'une identité patronymique pourrait donc être interprété comme l'affirmation de la mort de ce lien inscrit sur papier, mais encore comme le lieu de la renaissance du héros. Comme le note Bachelard dans sa discussion du rituel funéraire du « Todtenbaum » (si ce n'est ici que le mort est inscrit au sein de l'arbre sous forme de cartes de visite),

en plaçant le mort dans le sein de l'arbre, en confiant l'arbre au sein des eaux, on double en quelque manière les puissances maternelles, on vit doublement

5. C'est nous qui soulignons.

ce mythe de l'ensevelissement par lequel on imagine, nous dit C. G. Jung, que « le mort est remis à la mère pour être ré-enfanté ». La mort dans les eaux sera pour cette rêverie la plus maternelle des morts. Le désir de l'homme, dit ailleurs Jung, « c'est que les sombres eaux de la mort et sa froide étreinte soient le giron maternel, tout comme la mer, bien qu'engloutissant le soleil, le réenfant dans ses profondeurs... Jamais la Vie n'a pu croire à la Mort ! » (99-100).

De ce rituel où vie et mort s'entrelacent, seul le prénominal « Lafcadio » semble renaître, puisque juste après le déchirement des cartes de visite et leur disparition dans les bouches d'égouts, le jeune bâtard se prépare à commencer (sous forme autrement « liquide ») sa nouvelle vie sans nom de famille et sans attaches non plus : « N'importe, Baraglioul ou Wluiki, occupons-nous à liquider notre passé » (*Romans*, 730). Face à un être à l'identité nominale désormais floue, car double et socialement impossible, Protos, autre personnage aussi glissant que Lafcadio, rebaptise avec grande perspicacité son compagnon de lycée : « Monsieur Lafcadio Lonnesaitpluksi » (*Romans*, 855⁶), dénomination où s'entremêlent une fois encore l'identité prénominal et la liquidité du héros.

Ré-enfanté, et toujours marqué par l'eau — donc par la mère —, ce bâtard devrait alors, à la suite de ses ancêtres mythologiques, Agénor, Cadmos ou même Thésée (ce dernier incarnant le bâtard mythologique gidien par excellence), s'embarquer pour découvrir de nouveaux horizons et peut-être sa propre identité : « S'il est encore à Bornéo, au profond des forêts, quelque anthropopithèque attardé, là-bas, nous irons supputer les ressources d'une possible humanité !... » (*Romans*, 823⁷)... mais sa rencontre avec Fleurissoire changera le cours de son aventure, le menant sur la route de l'acte gratuit⁸.

6. L'identité (ou le caractère) indéfinissable de Lafcadio se note aussi dans le texte par l'emploi de la forme sujet plurielle par le héros à son propre égard : « Allons ! Plions bagage ; il est temps ! En fuite vers un nouveau monde ; quittons l'Europe en imprimant notre talon sur le sol !... » (*Romans*, 823).

7. Cette dernière phrase mérite d'être rapprochée de cette réflexion de Gide écrite lors de son voyage en Turquie et en Grèce en 1914 (soit juste après la rédaction des *Caves*) : « Fallait-il aller plus loin ? jusqu'à l'Euphrate ? Jusqu'à Bagdad ? [...] Quel repos d'avoir élargi sur la carte les espaces où l'on n'a plus souci d'aller voir ! [...] trop longtemps j'ai cru qu'il y avait plus d'une civilisation, plus d'une culture qui pût prétendre à notre amour et méritât qu'on s'en éprit... À présent je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle ; je crois, je sais qu'elle est la seule — oui, celle même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers » (*Journal I*, 416).

8. Goulet, dans son excellent article « L'Écriture de l'acte gratuit », argumente que l'acte gratuit gidien est « conçu comme terme de l'arrachement à l'attraction

RÉFÉRENCES

BACHELARD, Gaston, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : José Corti, 1942.

CHAMI, Joseph M., *De la Phénicie*, Beyrouth : Librairie du Liban, 1967.

CHANTRAINE, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris : Klincksieck, 1983.

FISCHLER, Alexander, « The *Sotie* as a Field of White : A Rereading of Gide's *Les Caves du Vatican* », *Romanic Review*, vol. 72, n° 2 (mars 1981), pp. 182-203.

GIDE, André, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951.

—, *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954.

—, *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1958.

GOULET, Alain, « *Les Caves du Vatican* » d'André Gide. *Étude méthodologique*, Paris : Larousse, 1972.

—, « L'Écriture de l'acte gratuit », *André Gide 6 (Revue des Lettres Modernes, n° 547-553)*, 1979, pp. 177-201.

GRAVES, Robert, *The Greek Myths*, Edimbourg : Penguin, 2 vol., 1955.

HALPHEN, Louis & SAGNAC, Philippe, *Peuples et civilisations. Histoire générale, t. I, Les Premières Civilisations*, Paris : Presses Universitaires de France, 1950.

HOMÈRE, *The Odyssey of Homer*, trans. S. H. BUTCHER & A. LANG, New-York : Collier & Son, The Harvard Classics, 1909.

La Grande Encyclopédie, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts, par une société de savants et de gens de lettres, Paris: H. Lamirault et C^{ie}, 31 vol., 1886-1902.

Le Grand Larousse de la langue française, Paris : Larousse, 7 vol., 1971-78.

Le Petit Robert 2. Dictionnaire universel des noms propres, Paris : Dictionnaires Le Robert, 1987.

MÉNARD, René, *La Vie privée des Anciens. Les Peuples dans l'Antiquité*, Paris : Veuve Morel et C^{ie}, 1880.

de l'eau et montée vers le soleil et le feu », et rappelle que « Lafcadio tient son nom de l'île de Leucade, célèbre pour son temple d'Apollon, dieu du soleil. [...] L'acte gratuit est donc l'acte du déracinement total, l'acte apollinien et divin dans son principe, déclenché pour Lafcadio par le feu » (188). Mais Lafcadio, contrairement à ce qu'affirme Goulet, ne peut pas totalement s'arracher à cet élément liquide sans « liquider » aussi son prénom, car ce dernier continue à le marquer et à le définir dans le maternel.

